

## L'invention du regard

Louise Warren

Volume 47, numéro 3 (269), septembre 2005

Lever l'encre

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/32852ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

### Éditeur(s)

Collectif Liberté

### ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

### Citer cet article

Warren, L. (2005). L'invention du regard. *Liberté*, 47(3), 50–56.

## L'invention du regard

Louise Warren

*Houk'ieou-tseu dit : « Quel est le but suprême du voyageur ? Le but suprême du voyageur est d'ignorer où il va. Le but suprême de celui qui contemple est de ne plus savoir ce qu'il contemple. Chaque chose, chaque être est l'occasion de voyage, de contemplation. »*

LIE TSEU

Porte verte ! J'avais mis ma mémoire en doute, mais je ne me suis pas trompée. Il y a eu tant de portes vertes en Europe que j'ai poussées, attendant le déclic du code, bout de papier en main avec les indications à suivre m'entraînant vers un escalier, un passage étroit ou une série de petites maisons basses, identiques, une fontaine ou un arbre en fleurs que je n'aurais pu soupçonner derrière ces portes, mais là, dans cette rue de Bruxelles, la porte était bien verte et s'ouvrait sur une cour.

Oui, parfois l'instant est si vif que je ne fais que capter les objets, les sensations, les détails, je ne sais plus si ce que j'ai saisi se transforme déjà en moi, ni ce que j'ai vu réellement.

Maintenant, à partir de cette porte, de ce vert, je vois tout de cette cour et je pressens même que l'arbre de Noël trop lourd qui s'est écroulé est demeuré couché le long du mur, qu'il y restera tout l'hiver.

Cette porte, cette cour, le long escalier intérieur mène à l'atelier du peintre Arié Mandelbaum. J'y ai vu là une douzaine de tableaux tout au plus, certains achevés, adossés au mur dans la partie froide et dégagée, vide, de l'atelier. Les autres œuvres, des visages pour la plupart, allaient bientôt finir d'apparaître, mais

6

VISAS

مكتب تذاوير العراق  
رقم 15004/15004 في 15/1/1979

It is the responsibility of the bearer to obtain necessary visas.

Il incombe au titulaire de se faire délivrer les visas requis.

Consulate General  
of the Republic of Iraq  
**MONTREAL**  
**ENTRY VISA**

القنصلية العامة العراقية  
في مونتريال  
سنة 1979

Bearer should register with the Residence Dept. within fifteen days of his arrival.

على حامله تسجيل في مديرية الإقامة خلال خمسة عشر يوماً من تاريخ وصوله إلى العراق.

الرقم 15004/15004

التاريخ 15/1/1979

Valid for three months

واقفة لمدة 3 أشهر

Allowed to stay 3 months

مدة البقاء 3 أشهر

Number of journeys 5

عدد السفرات 5

التفصيل المضمّن



This Passport contains 24 pages.

Ce passeport compte 24 pages

Louise Warren, Visa d'entrée en Irak, 1979.

déjà je pouvais les pressentir par un trait donné à la mâchoire. Singulière présence d'un regard en devenir.

Je suis passée en coup de vent à cet atelier, rien ne laissait présager que j'aurais écrit sur ces œuvres que j'avais à peine vues. Assise dans l'avion avec le sentiment d'être nulle part, le lieu de l'atelier s'est imposé à moi. Il me semblait qu'une fois hors de l'avion, ces images ne reviendraient plus, qu'elles ne résisteraient pas à l'éloignement, qu'il me fallait retourner mentalement dans cet espace dès à présent. Et, tandis que le passager assis près de moi s'enroulait dans la forme molle de sa couverture, pour y dormir, j'ai pris derrière mon plan de vol quelques notes illisibles à la mine. Une première trace.

Perdre ce papier n'aurait probablement pas eu de conséquences, ne pas pouvoir me relire non plus, l'important était d'avoir sauvé ces instants-là de ma mémoire où mon regard n'avait pas regardé, mais contemplé. Et s'il y avait eu un choc dans ce voyage, une force capable de mettre en vie le mouvement de l'écriture, c'était là.

J'allais atterrir à Montréal pour dormir quelques heures à peine et repartir de nouveau, cette fois vers la Colombie. Autre langue, autre culture, le rythme ne serait plus le même, il me serait surtout difficile de trouver le silence. J'ai eu peur que les tableaux s'effacent dans la matière solaire de la Colombie.

Ce n'est qu'au retour, installée dans l'hiver, que j'ai pu écrire le texte *Mandelbaum* à l'aide du seul souvenir. Et même si je n'ai pas revu les œuvres, j'en trouve encore des traces dans la voix du peintre, dans les lettres qu'il m'envoie. Là, mon esprit recompose le trait. Dans la matière du voyage. Dans la mutation des objets. Comme si je touchais à de la matière fantomatique. Ce temps invisible dans lequel le tableau a trempé pendant des heures, des jours, des mois ou des années. Ce retour vers moi que le tableau m'autorise à vivre sans compter le temps de plongée souterraine

où je regarde et ne regarde pas. Cette expérience qui me réclame toute car, dans ce que je ne regarde pas, il y a autre chose que je vois apparaître.

Aujourd'hui, j'ai marché sur le lac. Le froid mordait les jointures, même à travers les gants. Le vent brisait la pensée. Tout ce blanc devant, dans la lumière la plus haute, m'empêchait presque de voir. Le blanc faisait des taches aveugles entre l'air et mes yeux. Regarder l'hiver du lac, ce blanc, continue de m'enseigner les tableaux d'Arié Mandelbaum.

Ainsi je pense à son œuvre, en essayant de me rendre mentalement à son atelier en cherchant sur le lac enneigé des traces de son geste dans les marques des lames de patins, en écrivant *porte verte*, en poussant sur cette porte parce que l'eau frémit pour le thé.

Le jeune passager de l'avion s'est éveillé. Nous nous sommes présentés. *Montagne d'automne*, tel est son nom traduit dans ma langue. Il anime des photos, crée des granules de musique, agrandit les plantes et les herbes, photographie les racines sorties de terre, joue plusieurs instruments de musique dans un cercle bleu avec, derrière lui, un écran géant qui reçoit ses images. Étudiant, il lit Deleuze et Buffon. Souvent, il part en tournée. Le titre de son dernier disque est une ligne pleine de présence. Nous avons des amis communs. Je rate ma correspondance pour Montréal.

Un mois après, nous continuons cette conversation. Je raconte le texte *Mandelbaum* commencé alors qu'il dormait, le lac et ses kilomètres de pistes. Un dimanche à marcher sur les eaux. Lui, au canal Lachine à Montréal. Il m'envoie ses images, il les fait apparaître dans la lenteur, les images glissent les unes sur les autres. Beau, son regard qui respire en même temps que les images, cette contemplation, ce long travelling intérieur. Mitchell Akiyama sera toujours *Montagne d'automne* pour moi, le magicien d'un mouvement qui appartient à la poésie.

On ne sait jamais ce que l'on rapportera et si l'on rapportera quelque chose de visible de cette quête. On prend parfois des photos, on s'assure des instants. De moins en moins de photos pour moi. Besoin que tout le corps soit libre, rien devant les yeux. De la Nouvelle-Zélande, je retiens le vent m'accompagnant partout.

Obsédante présence qui ne se lit pas sur les photos, sauf si on regarde le vol des cheveux et le *flax*, cette plante qui pousse et qui plie, et qui, même dans les plus petits sacs tissés des *kete* que les voyageurs rapportent, sent la mer, le foin, le pays dans une odeur encore proche. Gestes ancestraux des Maoris, noués pour toujours dans ces brins de *harakeke*, mot tellement plus chantant qu'un terme latin, à la surface douce et lisse comme une pierre polie lavée par l'eau. Dans le brin de lin adouci par le vent, les doigts ont poursuivi le vent, le retenant par des nœuds. Au XIX<sup>e</sup> siècle, on en faisait de la corde.

Le vent, voilà ce que ma mémoire cherche à traduire de Wellington et de ses baies. Le vent, tandis que je regardais, sans jamais me lasser, ces rochers noirs et luisants sortir de l'eau, se dresser vers le ciel sous des lumières continuellement en transformation. Le bout du monde, c'est le vent. Autre chose tout invisible.

De Saint-Lunaire, en Bretagne, le froid sur mes mains, des rochers disparaissant sous des plafonds d'eau et de lumière. De Cartagena de Indias, le soleil éblouissant le visage des passants, le bruit constant dehors et dedans, dans le jour et dans la nuit. De l'Irak, le bruit du sable craquant sous mes sandales, de Damas, l'odeur de son souk, de l'Algérie, une forêt de singes, mais était-ce bien des singes ? Est-ce possible, est-ce mon imagination encore ?

Est-ce mon amie imaginaire qui revient quand je contemple ainsi le monde, tête molle sur une épaule dans l'abandon le plus serein ?

Tous ces lieux, ces personnes, ces mots appris, ce poids au bout des bras, sur le dos, ces images, la sensation de l'abaya noire glissant de ma tête et que vivement je retiens, toute cette invisible matière du voyage s'immobilise quelque part, toute cette matière attend de se laisser inventer et demeure l'esprit d'une voix, d'un lieu, d'un chemin, d'une autre création de soi, au même titre que l'amie imaginaire.

Elle et la voyageuse ne se quittent jamais. On ne voyage pas seule, on se parle, on s'encourage et on devient ce que l'on regarde tant on en est imprégnée. Pour cela, on cherche, on continue à chercher Kyoto, Melbourne, Le Caire, la mer, la montagne, le vent, la vitesse des trains, le silence des musées, les villages à l'heure de la sieste, l'infini d'une ligne, l'entrée d'une grotte et son écho, pour s'éprouver autre, s'échapper de soi, pour se réinventer sous un autre, sous un arbre.

L'atelier parisien, vide, d'Alexandre Hollan. *Le livre des branches* que j'écris au retour de mon séjour chez lui et qui médite ce vide. Voyager, serait-ce me mettre en contact avec l'invisible ? La matière même du voyage serait non pas une quête du regard, mais l'invention constante de ce regard, perpétuellement entretenue dans le mouvement, le déplacement, l'errance, la flânerie dans cette disponibilité à s'arrêter, à voir sans chercher, à contempler. Je voyage comme je regarde un tableau.

Ce tableau, comment le regarder ? Ni comme un peintre, ni comme un écrivain, mais comme un chat. Il faudrait être capable de lire un tableau, un arbre, un visage, comme le ciel. Être capable de l'écouter comme la respiration de quelqu'un qui dort et ne contrôle rien.

Ce qui m'intéresse d'une œuvre, c'est cette trame intérieure, tissée dans le sensible, celle qui ne se voit pas tout de suite, se

révèle par pressentiments, puis apparaît plus solide, dure comme la glace, cette trace qui surgit, en ayant l'air de flotter à ma rencontre.